

SAINT-JOHN PERSE
1975-2025
PRIORITÉ À LA POÉSIE

Sous la direction d'Henriette LEVILLAIN
et de Catherine MAYAUX



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2025

www.honorechampion.com

AVANT-PROPOS

Le titre de ce volume marque de notre part à la fois un parti pris et une préférence personnelle. Alexis Leger, le jeune et ambitieux secrétaire général du Quai d'Orsay, y sera en effet absent. Ceux qui parmi les lecteurs s'attendraient à un bilan de son action diplomatique jusqu'aux premières années de son exil aux États-Unis, à un état ou à une réévaluation des polémiques le concernant, resteront donc sur leur faim.

Pour avoir en effet posé discrètement les pieds sur ce terrain, nous avons pu nous rendre compte qu'il restait explosif. Aussi, préférons-nous le confier à l'évaluation future des historiens et des diplomates. L'anti-gaullisme obstiné de Leger et le ressentiment du Général à l'égard du diplomate qui avait refusé de le rejoindre à Londres demeurent sujet de discussions, voire de disputes irréconciliables. En attendant donc que les passions s'apaisent, on conseille de lire ou relire les meilleures pages jamais écrites sur la rivalité entre les deux grands hommes. Elles donnent à connaître le déroulement exact de leurs échanges tout en prenant de la hauteur : « On se prend à déplorer cette incompréhension entre les deux hommes. S'il les eût regardés – le fit-il ? –, de Gaulle aurait probablement aimé la grande allure des poèmes de Saint-John Perse : “Grand âge, vois nos prises : vaines sont-elles, et nos mains libres [...]”. Leger ne vit que l'habit tout fait du Général. S'il avait prêté attention à l'homme, à son destin particulier, avec un peu de recul, il aurait pu lui reconnaître une parenté avec ces héros épiques, solitaires et inspirés qui hantent son œuvre, grands aventuriers mythiques habités d'une seule passion¹. »

À l'instar de Mireille Sacotte, nous rêvons à la possible réconciliation de ces deux adversaires coriaces dans la même estime de l'imagination poétique. Aussi, préférons-nous donner dans le présent volume la préséance à la poésie sur l'action diplomatique. Elles appartiennent en effet à deux ordres et conditions difficilement compatibles : la poésie à la vie intérieure et à la solitude ; la diplomatie au bien-être de la cité et à la vie publique.

¹ Mireille Sacotte, *Saint-John Perse*, « Les dossiers Belfond », [1991] 1999, p. 179.

Or, à partir de la publication d'*Anabase*, en 1924, et du choix d'un pseudonyme volontairement énigmatique, Saint-John Perse a érigé cette opposition en règle de vie intransigeante. En 1936, assis derrière le bureau de Philippe Berthelot, le nouveau secrétaire général des Affaires étrangères répond obligeamment à une enquête sur «Les meneurs d'hommes», proposée par Jean Lasserre, journaliste du *Petit Parisien*². Parallèlement, ses collaborateurs du Quai d'Orsay découvraient avec stupeur l'autre personnalité d'Alexis Leger: «Croyeriez-vous, lui écrit Joseph Paul-Boncour, que, durant notre contact prolongé, cordial, intime, j'ai toujours ignoré que vous étiez grand poète en même temps que le grand serviteur de l'État³.»

Fuyant les mondanités de la vie diplomatique, en Chine ou à Paris, prolongeant volontairement aux États-Unis un exil qui n'en était plus un⁴, le poète se révéla alors dans le silence et l'isolement: «Solitude! Je n'ai dit à personne d'attendre... Je m'en irai par là quand je voudrai...», s'écriait déjà le poète dans *Anabase*⁵. «Un homme atteint de telle solitude, qu'il aille et suspende aux sanctuaires le masque et le bâton du commandement⁶!», reprenait vingt ans plus tard l'exilé de Washington D.C.

La contrepartie de son intransigeance lui fut toutefois moralement fatale. Au lendemain de la guerre, la réflexion cruelle de Claudel à propos de sa situation administrative au Quai, sur laquelle Leger l'avait discrètement interrogé, s'appliquait au diplomate: «Je n'ai pas rencontré précisément d'hostilité à votre égard mais... l'oubli⁷!». À peu de choses près, elle concernait également le poète. De l'autre côté de l'Atlantique, le noble phrasé, la densité et la prolifération des images et la mise à distance de l'actualité tragique paraissaient décalés face à l'héroïsme des maquis et à la poésie engagée d'un René Char, d'un Éluard ou d'un Aragon.

² *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, «Bibliothèque de la Pléiade», [1972] 1982, p. 598-600. Désormais OC.

³ «Poète insoupçonné», *Honneur à Saint-John Perse*, Gallimard, 1965, p. 789.

⁴ Léon Blum, devenu chef du gouvernement en décembre 1946, proposa à Leger d'être nommé délégué français pour les questions coloniales auprès du Conseil de tutelle créé aux Nations unies en 1945. Ce qu'il refusa après hésitation le 14 janvier 1947.

⁵ *Anabase*, OC, p. 101. L'apostrophe à la «Solitude» peut être interprétée à la fois comme un vœu et un hommage.

⁶ *Phuies*, OC, p. 148.

⁷ Lettre du 19 janvier 1948 à M. Alexis Leger, Ambassadeur de France (Fondation Saint-John Perse). On comprend la raison pour laquelle Saint-John Perse ne l'a pas insérée dans la Pléiade.

L'accueil de ses quatre premiers poèmes publiés, à l'étranger ou en France, dans des revues clandestines, demeura confidentiel. Pire encore, la réception de la grande épopée de l'Ouest américain, *Vents*, se montra réticente. Le poète se lança alors à corps perdu, à partir de 1948, en France et aux États-Unis, dans une commande d'hommages et de témoignages qui, sous la direction de Jean Paulhan, furent réunis dans *Les Cahiers de la Pléiade*. C'était se tromper sur le lectorat qui préférerait, lorsqu'il découvrirait enfin *Amers*, l'incantation de l'original à l'embaumement des thuriféraires.

Alexis Leger avait atteint de manière fulgurante les sommets de la carrière au Quai d'Orsay ; en revenant à l'écriture dans les années 1940, Saint-John Perse espérait secrètement la récompense suprême qu'un homme de lettres pouvait obtenir de son vivant. Peu soutenu dans la France de l'après-guerre sinon par quelques fidèles comme Alain Bosquet, Roger Caillois et Jean Paulhan, il misa beaucoup sur les milieux américains influents pour assurer son rayonnement, et ses traducteurs lui acquirent une réputation internationale. Dans la seconde moitié des années cinquante, sa candidature au prix Nobel fut appuyée par les voix de W. H. Auden (*New York Times*) et Jorge Zalamea (*Novedades*) ; la traduction d'*Amers* par Wallace Fowlie reçut des commentaires louangeurs. En 1956, Lasse Söderberg le place déjà en tête de la course aux petits chevaux du Nobel dans les pages du quotidien suédois *Aftontidningen*, et dans le *Morgon-Tidningen*, Artur Lundkvist fait l'éloge des traductions par Erik Lindegren de ses poèmes d'exil au moment où celui-ci les envoie aux membres du comité Nobel. Le soutien d'Henri Hoppenot et de Dag Hammarskjöld, tous deux à des postes éminents à l'ONU et, membre, pour le second, de l'Académie Nobel, fut décisif.

Le discours que Saint-John Perse prononce à Stockholm le 10 décembre 1960 lors de la remise du prix Nobel vante ostensiblement, dès les premières phrases, une poésie dissociée de « l'activité d'une société soumise aux servitudes matérielles » et offrant « la pensée désintéressée » du poète aux « peuples en quête de clarté », « jusque dans l'ordre social et immédiat humain ». Lui qui a souffert de l'exil et de l'écho relatif que recevait son œuvre en France entendait rendre éclatante sa décision, lors de son arrivée à Washington, de tourner le dos à toute carrière, diplomatique ou universitaire, pour se consacrer corps et âme à la poésie : une poésie « libre de toute idéologie » et « qui n'a d'elle-même à se justifier ». Il marque en cela son opposition, sinon son dédain, à l'égard des poètes engagés, Éluard et Aragon, qui, avec Sartre